**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 6 (1868)
**Heft:** 2

**Artikel:** La transformation des fusils
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-179835

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

sont nécessairement fort rares. C'est tout au plus si, de temps à autre, le président doit inviter les membres à cesser des conversations particulières, car c'est là une particularité des Chambres suisses, lorsqu'un discours ne convient pas à la majorité ou qu'il fatigue l'assemblée, les membres ne témoignent pas, comme cela se fait ailleurs, leur mécontentement par des interruptions, mais ils s'efforcent de couvrir la voix de l'orateur par des entretiens particuliers fort bruyants. C'est alors seulement que la sonnette doit s'agiter.

Au côté droit du président est le vice-président; à gauche, le chancelier Schiess, qui remplit les fonctions de secrétaire depuis la création de l'Assemblée (1848) et qui, malgré ses soixante ans et sa petite taille, lit d'une voix plus que robuste les innombrables procès-verbaux, amendements, contre-amendements, questions incidentes, etc., qu'il est appelé à rédiger. Il est assisté dans cette tâche par le traducteur français, Elie Ducommun, qui s'acquitte fort bien de ses difficiles fonctions.

Au bas du bureau se trouve une petite table où siégent les scrutateurs, de jeunes députés pour la plupart, qui ont fort à faire et dont la pantomime, lorsqu'il s'agit de compter les voix, ne manque pas de pittoresque. Les dénominations de *droite*, de *gauche* et de *centre* sont inconnues dans l'Assemblée fédérale, les députés siégent comme le hasard a bien voulu les placer, la plupart du temps par groupe de cantons. Les membres allemands se servent, à quelques exceptions près, du patois de leur canton, ce qui rend la compréhension très difficile. Il faut dire que la plupart de ces orateurs en patois savent le français et, par conséquent, ont un grand avantage sur leurs collègues de la Suisse française, qui ne peuvent faire coordonner la langue qu'ils ont apprise au collége et dans les livres avec ces dialectes barbares et qu'on ne comprend que si on est du terroir.

*(Genève-Guide.)*

**La transformation des fusils.**

(Air : *Malborough s'en va-t-en guerre.*)

Chargeant par la culasse,
Mironton, mironton, mirontaine,
Chargeant par la culasse,
Winchest'fit un fusil ; *(ter)*

Le tir en est très juste,
Mironton, mironton, mirontaine,
Le tir en est très juste,
Plus loin qu'à mille pas. *(ter)*

Et l'on peut par minute,
Mironton, mironton, mirontaine,
Et l'on peut par minute,
En cibl' loger vingt coups. *(ter)*

La Commission s'assemble,
Mironton, mironton, mirontaine,
La Commission s'assemble,
Elle y trouve du mal. *(ter)*

Du mal dans le calibre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Du mal dans le calibre,
J'en veux un plus petit. *(ter)*

Mais comment peut-on faire,
Mironton, mironton, mirontaine,
Mais comment peut-on faire,
Pour le faire jouer? *(ter)*

Allonger la cartouche,
Mironton, mironton, mirontaine,
Allonger la cartouche,
Hélas ! ça ne va pas. *(ter)*

Elargissons la douille,
Mironton, mironton, mirontaine,
Elargissons la douille,
Pour pouvoir y loger. *(ter)*

Quatre grammes de poudre,
Mironton mironton, mirontaine,
Quatre grammes de poudre,
Avec un' balle au bout : *(ter)*

Cell' ci d'un diamètre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Cell' ci d'un diamètre,
Au plus de trent'cinq points. *(ter)*

La section de la chambre,
Mironton, mironton, mirontaine,
La section de la chambre
Peut sans inconvénient, *(ter)*

Etre portée au double,
Mironton, mironton, mirontaine,
Etre portée au double,
Sans empêcher les gaz. *(ter)*

De s'en aller par l'âme,
Mironton, mironton, mirontaine,
De s'en aller par l'âme,
Ou par un autre endroit. *(ter)*

Faut voir la trajectoire,
Mironton, mironton, mirontaine,
Faut voir la trajectoire,
Que la balle décrit. *(ter)*

C'est une ligne droite,
Mironton, mironton, mirontaine,
C'est une ligne droite,
Voilà le coup parti ! *(ter)*

Parti par la culasse !
Mironton, mironton, mirontaine,
Parti par la culasse !
Mon œil y est resté. *(ter)*

Faut le porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Faut le porter en terre,
Et l'autre va pleurer. *(ter)*

C'est pas ce qui m'attriste,
Mironton, mironton, mirontaine,
C'est pas ce qui m'attriste,
On va recommencer. *(ter)*

Depuis deux ans ça dure,
Mironton, mironton, mirontaine,
Depuis deux ans ça dure,
Ça peut encore durer. *(ter)*

Et durer jusqu'à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Et durer jusqu'à Pâques,
Ou à la Trinité. *(ter)*

La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine,
La Trinité se passe,
L'essai n'est pas fini. *(ter)*

On a le temps d'attendre,
Mironton, mironton, mirontaine,
On a le temps d'attendre,
La s'maine aux trois jeudis. (*ter*)

Janvier 1868.

(*Un ancien Conscrit.*)

## L'Histoire d'une jeune fille

*racontée par elle-même.*

Quand je te dis adieu, chère Marie, il y a six mois, j'étais aussi ignorante de la vie qui m'attendait, qu'aurait pu l'être une jeune esclave du Maryland achetée par un nouveau maître. La seule différence c'est qu'au lieu d'avoir un maître, — quel bonheur de penser que l'esclavage est aboli! — j'étais une orpheline qui, ayant perdu l'oncle dont la bonté la faisait vivre, recevait presque aussitôt d'un autre parent, logé au bout du monde, la généreuse invitation de venir auprès de lui.

Cet autre oncle, tu le sais, je n'en avais jamais entendu parler, et je te dirai pourquoi. Après qu il avait eu la mauvaise chance de perdre toute sa fortune, sa famille, irritée de ses mésaventnres, lui avait dit des duretés, qui l'avaient poussé à quitter son pays pour toujours. Une fois établi à l'étranger, il y avait épousé une Française. Quand il parle de ces démêlés, il ne jette jamais de blâme ni sur lui-même ni sur les autres; mais il se fait appeler M. Luce au lieu de M. Lucy, et il a presque oublié sa langue maternelle.

J'aurais bien voulu qu'il habitât la France, au lieu de la « France algérienne, » comme il appelle sa patrie d'adoption. Mais je me sentais si abandonnée au moment où je reçus son affectueuse proposition, que je serais allée, je crois, le chercher à Timbouctou, s'il m'y avait invitée. Puis, il me parut si doux de fuir le froid comme une hirondelle, et de m'envoler à travers des contrées inconnues et une mer d'azur vers un éternel été.

Quand nous fûmes en vue d'Alger, je me crus dans le monde des fées. La ville me parut de marbre blanc, le ciel de pur améthyste, les collines arrondies des émeraudes mêlées d'or; je me frottais les yeux, croyant rêver, tant ces brillantes couleurs me semblaient impossibles. Comme je me tenais là, moitié charmée, moitié perplexe de tout ce que je voyais, quelqu'un me frappa sur l'épaule, et la voix la plus douce et la plus harmonieuse que j'aie entendue de ma vie, me dit en mauvais anglais :

— Voilà qui doit être ma petite Léonie, n'est-ce pas?

Je me retournai et vis un vieillard dont la chevelure blanche et soyeuse tombait sur ses épaules; son beau visage était frais quoique allongé, et sa bouche avait une remarquable expression de douceur. La coupe de ses vêtements ajoutait au pittoresque de toute sa personne. Il était facile de voir que chacune des pièces de son habillement avait été confectionnée à la maison; ce costume rappelait ceux que les enfants font pour leurs poupées: le choix des étoffes, alpaga et indienne, était aussi curieux que le reste. Mais il ne semblait pas se douter de l'étrangeté de son aspect, et il m'accueillit avec une si cordiale tendresse, qu'avec l'air d'un roi, il ne m'aurait pas plus complètement gagné le cœur. Après quelques mots sur mon voyage et mes affaires en général, il me demanda si j'etais fatiguée, ajoutant :

— Si vous ne l'êtes pas, nous nous en irons à pied. L'air est si agréable que vous jouirez de la promenade, j'en suis sûr; d'ailleurs, votre tante et moi n'avons pas de voiture, comme vous le pensez bien.

Et son sourire semblait dire qu'une voiture n'est pas après tout chose bien désirable. Naturellement je me montrai disposée à la marche, et prenant son bras nous nous mîmes en route.

— Pour cette nuit, votre bagage restera à la douane, dit-il au moment de partir, et demain nous le ferons chercher; mais vous n'avez pas grand'chose, j'espère?

Je le regardai d'un air interrogateur, et il me répondit en souriant :

— Notre habitation est si petite qu'il faudra que je bâtisse une nouvelle chambre pour chacune de vos malles, voilà tout. Ce n'est pourtant pas que je craigne de bâtir ou que je m'y entende mal, petite Léonie.

Nous gravîmes un escalier dont les marches étincelaient de blancheur sous un soleil brûlant, et qui nous amena sur une grande place ombragée à l'un des côtés par un bouquet de palmiers. Une magnifique et blanche mosquée qui s'elevait de l'autre côté interceptait la vue de la mer, et une foule de gens se promenaient sur la place. C'étaient des Français, des Arabes, des Maures, des Turcs et des Juifs, dans leurs différents costumes, de couleurs pour la plupart si vives que je me crus transportée au milieu d'une mascarade. De là, nous entrâmes dans une longue rue qui nous conduisit à un faubourg villageois, dont les maisons éparses s'étendaient le long du rivage. Enfin, après une heure de marche, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une verte et riante vallée, parsemée de quelques villas.

Mon oncle marchait légèrement, sans s'inquiéter de la chaleur ni de l'éclat du soleil, et causait tout du long. Il y avait trop de rêverie et de science dans ses discours pour que j'y comprisse grand'chose, et cependant tout son être respirait une telle simplicité qu'il me semblait être en compagnie d'un enfant.

— Voyez, Léonie, me dit-il en étendant le bras vers la vallée; ne sommes-nous pas déjà en paradis? Est-il possible de rien imaginer de plus splendide que ces frais pâturages dorés par le soleil, ces ruisseaux scintillants, ces jardins d'orangers et ces échappées sur les rochers et la mer? Le monde matériel est aussi beau qu'il est possible de l'être, mon enfant; quant au monde moral, il lui faudrait un peu de fouriérisme pour y établir l'harmonie.

Je ne répondis rien, car, que savais-je du fouriérisme ou de l'harmonie du monde moral?

— Fourier a été plus près de la vérité que personne, mais il est venu trop tôt. Nous aurons l'âge d'or avant peu, petite Léonie; une époque d'abondance, d'art pur, de parfaite organisation sociale, et c'est Fourier qui en aura répandu les germes. Mais comprenez-vous ces choses et y prenez-vous quelque interêt? Désirez-vous voir le monde meilleur et plus heureux?

— Il me semble, mon oncle, répondis-je en hésitant, que ce serait un grand bien d'y voir moins de pauvreté.

— Qu'est la pauvreté matérielle auprès de la pauvreté de l'art et des idées? Sommes-nous simplement venus dans ce monde pour manger, pour boire et nous bien vêtir?

Je rougis, me sentant reprise, et je murmurai quelque chose sur mon indifférence à l'égard de ce que je mangeais et buvais. Il sourit d'un air approbateur, en disant que je serais certainement très heureuse avec eux, bien qu'ils ne fussent ni riches ni de distinction. Puis il se mit à m'entretenir des grandes réformes qu'Enfantin et Fourier avaient projetées, et auxquelles, si je te répétais ses paroles, tu ne comprendrais pas plus que je n'y compris moi-même. Par-ci par-là, je laissais tomber un *oui*, ou un *ah! vraiment*, tout en me demandant laquelle de ces jolies maisons de campagne pouvait appartenir à mon oncle. Nous avions marché très longtemps, et je commençais à être lasse, lorsque le chemin finit brusquement. A nos pieds la charmante vallée s'étendait entre des collines abruptes et verdoyantes, qui s'ouvraient d'un seul côté comme pour laisser apercevoir le magnifique bleu de la mer.

Mon oncle m'indiqua une sommité verte qui s'élevait en face de nous, et me dit avec un certain orgueil :

— Ce petit nid perché dans les nuages est notre habitation, et je n'ai pas eu plus de peine à la bâtir que les oiseaux n'en ont à construire leurs nids au printemps.

Nous prîmes alors un étroit sentier qui s'élevait en zig-zag sur le flanc de la colline. A moitié chemin, nous arrivâmes sur une terrasse naturelle où une vieille dame se chauffait, assise au soleil. Elle était si jaune, si ridée, si ratatinée, qu'il me sembla impossible qu'elle n'eût pas vécu du temps de Louis XIV et qu'elle ne fût beaucoup mieux en etat de nous raconter ce règne que notre maîtresse de pension.

— Voici la tante de ma femme, M^me^ Bresnier de la Lime, me dit mon oncle; une personne très respectable et qui a